

MIQUELON, Dale, *New France 1701-1744. "A Supplement to Europe"*. Toronto McClelland and Stewart, coll. "The Canadian Centenary Series", n^o 4, 1987. xv-345 p. 39,95 \$

Thomas Wien

Volume 42, Number 3, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304726ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304726ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wien, T. (1989). Review of [MIQUELON, Dale, *New France 1701-1744. "A Supplement to Europe"*. Toronto McClelland and Stewart, coll. "The Canadian Centenary Series", n^o 4, 1987. xv-345 p. 39,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 474–476. <https://doi.org/10.7202/304726ar>

MIQUELON, Dale, *New France 1701-1744. «A Supplement to Europe»*. Toronto, McClelland and Stewart, coll. «The Canadian Centenary Series», no 4, 1987. xv-345 p. 39,95\$

Auteur d'une solide monographie sur le commerce de la Société Dugard de Rouen, Dale Miquelon s'attaque ici à un sujet plus vaste: la Nouvelle-France entre la paix de 1701 et la guerre de 1744-1748. L'auteur n'hérita de la tâche de rédiger ce livre, chaînon manquant de la «Canadian Centenary Series», que huit ans après le centenaire en question. Tâche difficile, car on lui demanda de mélanger les genres, d'écrire une histoire économique et sociale, tout en faisant un «récit général» (introduction à la série, p. ix).

Miquelon s'en tient à cette consigne et divise son livre en deux parties, l'une plus événementielle, l'autre plus structurale. Cette coupure n'a cependant rien d'absolu, car certains chapitres combinent les deux approches, et tous respectent la césure que représente le traité d'Utrecht. Des dix chapitres du livre — faisons abstraction des brèves introduction et conclusion constituant les chapitres 1 et 12 — trois sont consacrés à la période antérieure à 1713. Après avoir fait un tour d'horizon géopolitique englobant les grandes lignes de la politique coloniale française et du mercantilisme et leur mise en application en Amérique du Nord, l'auteur suit le déroulement de la guerre de la Succession d'Espagne, la politique de Vaudreuil dans l'Ouest, et l'action, somme toute moins diplomatique, de Lamothe Cadillac. Plus thématique, le chapitre 4 passe en revue le commerce maritime, la traite des fourrures et, monopole du castor obligeant, les finances coloniales des premières années du siècle.

Le reste du livre est consacré aux trois décennies de paix, bien relative dans l'ouest, qui débutent en 1713. Pour commencer, l'auteur traite de la

rivalité commerciale franco-britannique, des finances et de l'administration du département de la Marine. Suit une excursion à la mer. Tout ce que surveille, de près ou de loin, la forteresse de Louisbourg, trouve ici sa place: les questions proprement stratégiques, bien sûr, mais aussi la paysannerie acadienne, les marchands et la pêche.

Nous voilà donc en terrain économique et social, terrain que la deuxième partie du livre ne quitte que rarement. Deux chapitres sont consacrés au commerce du Canada. De Québec, l'un prend le large pour la France, les Antilles et le golfe du Saint-Laurent (sans oublier les Postes du Roi); de Montréal, l'autre remonte vers le Pays d'en haut et le «complexe militaro-commercial» (p. 160) qui y prend forme. Changement de perspective mais non de paysage au chapitre 9, qui examine la fragile «Pax Gallica» imposée sur ce pays, de Niagara jusqu'en Louisiane, en passant par la terre ensanglantée des Renards.

Dans les deux derniers chapitres, l'auteur se tourne vers le cœur de la colonie. Le chapitre 10 reprend pour titre l'image du «village continu» sur les rives du fleuve qu'évoquait Kalm. C'est le plus long du livre, et pour cause: y défilent non seulement les paysans et, avec eux, les techniques agricoles et les rendements, le régime seigneurial et les subsistances, mais aussi la population urbaine, le commerce du bois, les Forges du Saint-Maurice et le régime démographique. Enfin, le dernier chapitre s'attache au domaine social et politique. La société d'ordres et les valeurs des principaux groupes qui la composent y sont esquissées. L'auteur jette aussi un regard plus structural sur l'État colonial et ses officiers.

Sinueux — aurait-il fallu accorder moins d'importance à 1713? — le chemin tracé par ce livre passe néanmoins partout ou presque, compte tenu de l'état des recherches du début des années 1980. Que penser du voyage?

Précisons tout de suite que *A Supplement to Europe* est plus qu'une synthèse. Voilà un des points forts du livre: malgré des propos liminaires plutôt modestes à ce sujet, Miquelon a soumis à une relecture critique de larges pans de la documentation officielle générée par la colonisation dans cette partie du continent.

C'est l'analyse des relations franco- (et anglo-) indiennes qui profite le plus de cet effort de dépoussiérage. Accorder beaucoup d'attention aux glacis de la colonie, surtout celui de l'ouest, est une tradition de l'historiographie canadienne-anglaise, mais Miquelon pose ici un regard très personnel. Regard plutôt désabusé, si l'on en juge par son analyse de la mise en place du «joug» français dans l'ouest (*dixit* Beauharnois, p. 177) ou celle de la «solution finale» du «problème» des Renards (*dixit* Miquelon, p. 178-179). Même perspective dans l'est, en terre abénaquise par exemple. La notion centenaire selon laquelle les Autochtones auraient été «chérissés» par les Français (p. 149) ne survit pas à cet examen comparatif et ethnohistorique; l'auteur nous invite au contraire à rapprocher les politiques des différentes puissances coloniales.

Peut-être arrivera-t-on un jour à isoler la part des termes d'échange dans ces relations asymétriques. Pour l'instant, la présentation que fait Miquelon du commerce des fourrures demeure une mise au point admirable. De nouveau, l'auteur est retourné aux sources, abondant par exemple les changements de la mode en Europe qui contribuèrent, vers la fin du XVIIe siècle, à la crise du castor. Il livre aussi l'analyse la plus détaillée de la Compagnie de la Colo-

nie publiée jusqu'à présent. Le jugement qu'il porte sur cette entreprise (p. 66), qui fut après tout une tentative assez conséquente d'«intégration verticale», semble toutefois un tantinet acerbe. Mais signalons la présentation nuancée du commerce illicite d'Albany et celle, tirant profit des travaux sur le commerce de la Baie d'Hudson, des échanges en territoire indien.

Dans le port de Québec, derrière les comptoirs des négociants, Miquelon est, bien sûr, chez lui. Son analyse de ce versant du commerce canadien, de ses pratiques, de ses possibilités comme de ses limites servira de référence pendant longtemps. Compte tenu de la graduelle reprise des échanges pendant la première moitié des années 1720, l'influence de la stabilisation monétaire de 1726 serait toutefois moins décisive que ne le croit l'auteur.

Privilégiant, à force de comparaisons avec la métropole et les colonies voisines, le contexte et non la mentalité, la présentation du Canada rural est sobre et prudente. Citons à cet égard les pages consacrées aux techniques agricoles et aux crises. Mais ce livre, lent à franchir les étapes de l'édition, sert aussi à mesurer la grande vitalité des recherches en ce domaine depuis 1980. Ainsi faudra-t-il, bien avant le prochain centenaire, ajouter une discussion plus poussée de l'endettement, de la structure de la paysannerie, des mécanismes du commerce rural et du peuplement.

Reste la société. Ici l'élan critique est quelque peu brisé. Encore bien visible dans la discussion, sourire en coin, du «paternalisme» de l'État envers la noblesse, il l'est moins dans l'analyse de la société elle-même. L'auteur commence par esquisser le portrait d'une société d'ordres. Va pour la «cascade de mépris». Plus discutabile cependant est l'aspect consensualiste de ce genre d'analyse, qui mène tout droit à la réduction de l'«indocilité» des Français d'Amérique à un trait de mentalité, reflet de valeurs nobiliaires et indiennes. C'est évacuer tout conflit social qui n'est pas une querelle de préséance, isolant la société de l'économie et son armature politique, susceptibles toutes les deux de générer des conflits d'un autre ordre.

Cette touche fonctionnaliste n'enlève rien, bien sûr, à l'utilité de cet ouvrage, qui se veut une synthèse, mais qui est souvent aussi une relecture. Un bref essai sur les sources prolonge la véritable bibliographie annotée que sont les notes. Citons cependant deux lectures hâtives, de Gratien Allaire (p. 308, note 27), de Louise Dechêne (p. 317, note 24), et deux absences: l'édition de Kalm, dirigée par J. Rousseau (p. 319, note 48), et la thèse de A. Rotstein (p. 306, note 10). Pour conclure, retenons les principales qualités de ce livre: le souci de placer ce «supplément de l'Europe» dans un contexte plus large, doublé d'une grande prudence dans le détail. Tous les deux contribueront, souhaitons-le, à situer dans la longue durée cette période encore trop souvent reléguée au cabinet des curiosités.

THOMAS WIEN